



MUSIQUE, « ICI, ÇA BOUGE ! »

Programmateur à l'Institut du monde arabe et critique musical spécialisé dans les musiques du monde – toutes les musiques –, Rabah Mezouane souligne l'effervescence de la création sonore marocaine en revenant sur les temps forts de la saison « Musique » du Maroc contemporain.

PROPOS RECUEILLIS PAR EMMANUEL DAYDÉ

EMMANUEL DAYDÉ • Une certaine *movida* à la marocaine semble avoir bouleversé le monde de la musique. Peut-on parler d'un mouvement alternatif *Nayda* – que l'on pourrait traduire par « ça bouge » – au Maroc ?

RABAH MEZOUANE • Eh oui, ça bouge au Maroc ! Même si l'expression « *Nayda* » ne vaut que pour les musiques actuelles, car elle vient de la bouche même des jeunes qui fréquentaient le Festival *L' Boulevard* à Casablanca. Même s'il n'est pas le seul, ce festival frais émoulu, démarré avec des moyens dérisoires par Momo et Hicham Bahou en 1999, a contribué à révéler quantité de nouveaux groupes et de nouvelles personnalités, que ce soit dans le rap/hip-hop, le rock/métal, la fusion ou même le reggae. Si Bob Maghrib, le groupe qui joue Bob Marley sur instruments traditionnels, n'a pu être invité cette fois-ci, *L' Boulevard* a présidé à la naissance de Hoba Hoba Spirit, de Haoussa, de SiSimo, de Younes Taleb et que sais-je encore ! Depuis, Hoba Hoba Spirit a été désigné par la presse comme leader de la nouvelle scène marocaine. Haoussa navigue entre langue populaire et rock dévastateur. SiSimo pèse d'une empreinte indélébile sur l'histoire du hip-hop en racontant des histoires vécues « à chaud ». Quant à Younes Taleb, il a mis sa talentueuse plume au service du rap, au sein du groupe Mobydick, en analysant le Maroc d'en bas : on n'est pas près d'oublier les punchlines ravageuses de sa *Lmoutchou Family*.

E.D. • Si l'on excepte un cycle consacré à la chanson « beur » en l'an 2000, l'IMA avait jusqu'à présent développé une programmation musicale plutôt tournée vers les musiques traditionnelles. L'événement consacré au Maroc contemporain serait-il le signe d'une nouvelle ouverture aux musiques actuelles ?

R.M. • Le Royaume chérifien a longtemps été sous la férule de deux courants musicaux forts : la musique orientale égyptienne et la musique arabo-andalouse. Mais ce n'est plus tout à fait le cas. S'il demeure un extraordinaire conservatoire, le Maroc est aussi désormais un espace en mouvement constant, à la croisée de multiples influences, venues des musiques berbères, arabo-andalouses, juives, sahraouies, soul, rock ou rap. Il y a toujours eu une tradition marocaine d'ouverture et de tolérance, longtemps matérialisée par tout un répertoire de musiques juives. Il faut rappeler que l'installation des juifs au Maroc remonte à l'époque romaine et wisigothique, avant l'arrivée de l'Islam. On compte des tribus berbères judaïsées – ou doit-on dire des juifs berbérisés ? – dès le VII^e siècle. En invitant la chorale Kinor David à se joindre à son ensemble Abdelkrim Raïs, Mohamed Briouel montre sa maîtrise aussi bien dans la tradition arabo-andalouse que dans la tradition séfarade. Afin de suivre au plus près ce renouvellement – ce *revival*, comme disent les Anglo-Saxons – le président de l'IMA, Jack Lang, a donc souhaité que la programmation « Musique » soit élargie, afin qu'un nouveau public puisse venir aux concerts. Moi qui ai participé à la naissance du hip-hop et du rap français – cette « plainte de maudits » –, je suis bien évidemment enchanté de pouvoir inviter des groupes très populaires au Maroc, comme Mazagan ou Hoba Hoba Spirit. Leur très belle musique, à l'exemple du groupe légendaire Nass el Ghiwane, a la particularité d'être fondée sur le patrimoine marocain. Mazagan actualise le folklore du pays en l'ouvrant aux musiques du monde. Les musiciens de Hoba Hoba Spirit – qui ne dédaignent d'ailleurs pas de reprendre Nass el Ghiwane – déclenchent

la « haiha attitude », cette envie démesurée de faire la fête, en usant de textes percuteurs et caustiques, en franco-darija, sur des tempos d'enfer. Ce n'est pas pour rien que les *Inrockuptibles* les ont appelés les « Ramones de Casablanca », à faire blêmir même le punk-rock d'Haoussa !

E.D. • Vous semblez être particulièrement intéressé par les métamorphoses du traditionnel en moderne ?

R.M. • J'aime tout ce qui est synonyme de partage, tout ce qui relève d'une musique élaborée en commun. J'avoue être aujourd'hui particulièrement intéressé par la musique hassanie, qui vient de l'ouest du Sahara.

Injustement méconnue, longtemps négligée, elle s'est aujourd'hui remarquablement modernisée. J'ai ainsi été retrouver Doueh dans la petite boutique qu'il tient à Dakhla, très au sud, dans un paysage fantastique. En intégrant la guitare électrique dans des orchestres de mariage, Doueh est devenu une sorte de Jimi Hendrix du désert. Entre claquement de mains, tbal (tambourin) et tidinit (petit luth apparenté au *guembri*), il est capable de jouer des solos hypnotiques en maniant une pédale wah-wah !

E.D. • Hormis au chant, les femmes semblent absentes de ce renouveau instrumental ?

R.M. • Pas tout à fait. Il est vrai que les grands virtuoses, comme Saïd Chraïbi ou Haj Youness au oud, sont des hommes. Mais dans la culture hassanie, si la tidinit reste exclusivement masculine, l'ardin par contre – version sahraouie de la kora africaine – est confiée aux femmes. Et, en musique classique, Rita Saher interprète magnifiquement toute la littérature pour piano espagnol, de Granados à Albeniz. Par ailleurs, même si les premiers enregistrements datent des années 1940, la constitution d'orchestres de femmes se produisant dans des soirées familiales remonte quand même au XIX^e siècle. À Tétouan, le conservatoire a formé toute une génération de

Oum, la diva de l'empire

Samedi 14 février 2015, 20 heures

Auditorium Rafik Hariri, Institut du monde arabe

Afin de dire la splendeur de l'empire arabo-andalou, l'aridité sauvage du Sahara et la vitesse des tempos modernes de Casablanca, il fallait une voix : ce pourrait bien être celle d'Oum, dernière diva du désert. Bien qu'elle soit née à Casablanca, Oum El Ghait Benessahraoui a grandi à Marrakech et a fréquenté l'École nationale d'architecture de Rabat avant de se consacrer à la musique. Après avoir chanté Aretha Franklin et Diana Ross, elle se tourne vers d'autres inspirations gnaouïes et hassanies, qui sont pour elle les racines du gospel et du jazz. Affichant désormais ses origines sahraouïes, la belle reprend le patronyme d'Oum El Ghait que lui avait donné sa grand-mère, et qui signifie « Mère de la délivrance » : c'est le nom que les nomades donnaient aux jeunes filles nées un jour de pluie. Entre musique soul, poésie hassaniya et rythmes africains, la voix suave et colorée d'Oum ruisselle telle la pluie tombant sur le désert, en évoquant les voix de légende d'Oum Kalsoum, d'Ella Fitzgerald et d'Erykah Badu !

E.D.

Oum El Ghait, © Lamia Lahbabi



cantatrices. À Chefchaouen, dans le Rif, la *hadra* – ces invocations et prières qui doivent conduire à l’extase et à la communion avec la « présence » divine – est aussi chantée par des femmes. Ces « sœurs de l’art originel », qui ont entre 15 et 22 ans, interprètent le *samâ*, ce répertoire de chants populaires et mystiques composé par des maîtres de la tradition classique arabo-andalouse. Dans la programmation hors les murs, il y a aussi Touria Hadraoui, cette belle féministe qui chante le *melhoun*, ce genre poétique vieux de cinq siècles et d’obédience exclusivement masculine. On retrouve enfin de grandes interprètes féminines dans le subtil genre *gharnati* – c’est-à-dire « de Grenade » –, dernier-né des arts andalous et ainsi nommé en hommage au dernier royaume musulman d’Espagne, comme Bahaa Ronda, de Rabat. Et j’ai insisté pour que soit programmé le *gharnati* d’Oujda, que chante divinement Bayane Belayachi, en s’accompagnant à la mandoline. Héritière de la tradition *gharnatie* de l’école andalouse de l’Oriental, Bayane – dont le nom signifie « piano » – et toute la culture oujdie en général ont tendance à être rattachées dans les esprits à l’Algérie. Il est vrai que la frontière, à peine matérialisée par un ridicule petit fleuve asséché, n’a jamais signifié grand-chose là-bas...



E.D. • Quelles seraient pour vous les révélations de ce festival ?

R.M. • Il risque d’y en avoir beaucoup pour le public français en tout cas. Si je devais me prononcer, je dirais Talbi One et son reggada fiévreux, ainsi que la voix d’or d’Oum El Ghait, croisement impossible entre Oum Kalsoum, Ella Fitzgerald et Erykah Badu. J’ajouterais aussi le jeune compositeur Nabil Benabdeljalil, que je ne voudrais pas qu’on oublie. Après Ahmed Essyad, il a renouvelé la musique contemporaine marocaine en mariant l’orchestre grinçant de Chostakovitch avec les rythmes jazz affolants de Bernstein. Alors chapeau – ou plutôt fez – bas ! ■



Talbi One. © D.R.

Talbi One et ses danseurs, reggada de blanc

Samedi 11 octobre 2014, 20 heures

Auditorium Rafik Hariri, Institut du monde arabe

Johnny Clegg avait fait connaître les danses zouloues en lançant le rock and roll dans un corps-à-corps en sueur avec les rythmes africains. À l’autre bout de l’Afrique, Abdelkader Talbi, connu sous le nom de Talbi One, fait à son tour transpirer le public en pratiquant une reggada endiablée. Issue des danses guerrières de la tribu berbère Béni-Snassen de la province de Berkane, la reggada du Rif oriental (appelée *alaoui* dans l’Algérie de l’Ouest toute proche) se dansait en signe de victoire sur l’ennemi. En hommage dit-on à Kahena, la mythique reine berbère des Aurès, les guerriers lançaient leurs fusils en l’air en tapant le sol du pied, afin de souligner leur appartenance au Rif. Avec son impressionnant mouvement d’épaule, son jeu de bâton et son rythme de pieds militaire, Talbi One convoque le raï, la salsa et les musiques caribéennes pour une explosive *reggada*, qui pourrait bien faire passer la célèbre *Regatta* du groupe Police pour une simple berceuse.

E.D.